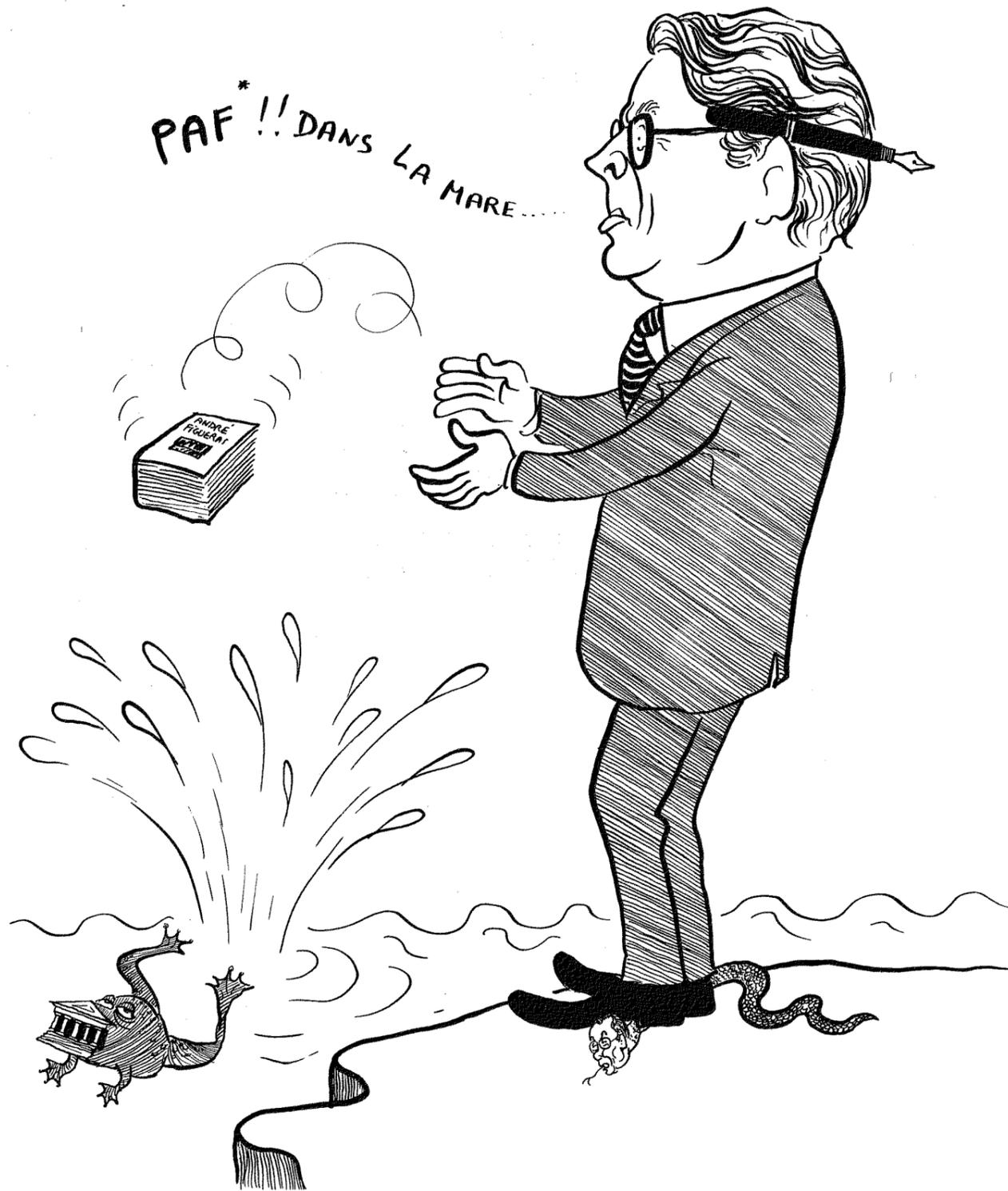


PREFACE



* PAF = Publications André Figueras

Pendant vingt-trois ans, la France a été spoliée — sous prétexte de gouvernement — par des coquins, dont leurs copains faisaient mine parfois de se désolidariser. En réalité, la bande était cohérente, organisée pour le pillage, et résolue surtout à ce que personne d'autre jamais ne puisse prétendre à quelque partage que ce fût. L'un des personnages les plus ridicules de la maffia, cet Alain Peyrefitte qui n'est entré à l'Académie française que par homonymie, avait affirmé un jour : « Nous sommes là jusqu'en l'an 2000. » Sans qu'on sût bien, d'ailleurs, pourquoi il bornait si tôt l'intéressante carrière des maffiosi giscardogaulistes.

A force toutefois qu'on fit déborder la coupe, les Français, qui sont devenus pourtant gens bien débonnaires, et même, à l'occasion, un tantinet veules, ont fini par trouver quand même que le bol était à ras. Comme ils n'avaient sous la main pas d'autre méthode pour secouer le cocotier politique que de donner le pouvoir aux socialistes, ils pensèrent donc qu'à remplacer les gredins par des couillons, on n'avait en tout cas rien à perdre.

Raisonnement à la fois fallacieux et irréfutable, qui témoigne surtout combien nos mœurs publiques sont dégradées, combien misérable est notre personnel politique, et qu'enfin la nation française, réduite à des choses semblables, est bien en droit de regretter la puissance et la gloire que lui assurait le régime monarchique.

Comme « l'effet Mitterrand » a vite été dissipé, et que les couillonades prennent des proportions un peu trop importantes, voilà-t-il pas cependant que d'aucuns, parmi les naufrageurs précédents, caressent l'espérance, et affichent la prétention, de reprendre la barre. Ainsi, après être passés de Charybde en Scylla, retournerions-nous de Scylla en Charybde. Beau voyage en vérité, que les professionnels de l'accaparement nomment « alternance » lorsqu'ils parlent approximativement français, et appellent « alternative » lorsqu'ils n'ont jamais appris notre langue.

Tout cela poussant au désespoir le plus énergique, et ce choix permanent entre tricheurs et imbéciles me paraissant insupportable, l'idée d'un peu de vengeance m'est survenue. Certes, je ne me dissimule pas que le fouet de la satire n'est plus aujourd'hui pas un martinet même, non plus qu'une houssine. La peau coriace, d'ailleurs, des professionnels de l'accaparement que l'on dénomme « personnel politique » pourrait endurer les pires coups de discipline sans en rougir.

L'amusant est tout de même que ces crocodiles à l'estomac d'autruche, n'ayant de culte pour rien de convenable, vénèrent véritablement, si bouffon que cela soit, leur petite personnalité pérorante et picorante. Je ne désespère donc pas que ce modeste ouvrage parvienne à les vexer un peu. C'est la raison, d'une cruauté du reste trop bénigne, pour laquelle j'avais commencé de l'entreprendre.

Mon dessein premier était en effet, non pas de réitérer, à proprement parler, la *Zoologie du Palais-Bourbon*, un peu trop profuse, et ayant trop élargi l'angle du tir — mais de choisir, parmi les coquins, et parmi les couillons, une cinquantaine de têtes de Turcs, baptisées « les Grand Guignols ».

C'était en quelque sorte jouer la facilité, c'est vrai. Les socialistes, par

exemple, dans leur immense majorité, offrent aux chasseurs amers de la Bêtise un choix de proies extraordinairement réjouissantes. Et qui viennent en quelque sorte se présenter d'elles-mêmes à l'escopette. Tant il est vrai que les gens de ce groupe ne feignent jamais : l'air parfaitement idiot qu'ils ont en général correspond strictement à la réalité. Comme on n'est pas habitués à tant de franchise dans le sérail politique, d'abord on se demande s'il n'y a pas là quelque feinte. Mais l'observation objective a tôt fait de rassurer : il est tout à fait exact qu'ils sont complètement idiots.

Quant aux accapareurs évincés, ils montrent un appétit de reprendre le pouvoir trop ardent pour être honnête. Celui qui ne chercherait, dans une situation ministérielle, que l'occasion de se dévouer à sa patrie, de servir ses contemporains, et de prodiguer en somme un exemple d'abnégation, n'y mettrait pas cette véhémence. Seul le désir aiguillonnant d'accaparer encore et, comme dit l'autre, « toujours plus », peut leur inspirer cette hâte d'évincer ceux qui les ont mis dehors. Une rage qui s'accompagne pourtant, chose assez curieuse, d'une espèce de timidité en même temps que de mollassonnerie. Car si l'on constate que « l'opposition » écume, par les maxillaires, agencés comme des emporte-pièce, d'un nigaud formidable, renversant, inespéré, tel que M. Gaudin — car chez les accapareurs professionnels, il n'est pas interdit que se rencontrent effectivement quelques beaux spécimens de niais — on voit aussi cette « opposition » se faire discrète, menue, presque confuse, en toute sorte d'occasions où pourtant il lui suffirait d'être hardie pour emporter l'assentiment.

Comme on doute que ce soit la pudeur qui la retienne, on se trouve dans la nécessité de formuler l'hypothèse qu'une prudence nécessaire explique cette retenue déconcertante. S'ouvrirait-il donc, de par en face, des dossiers embarrassants, au cas où le verbe deviendrait trop haut, et surtout trop précis ? De sorte que l'on clabauderait dans les généralités, que l'on donne dans l'eau des coups d'épée somptueux, mais que l'on se garde bien, au bout du compte, de porter des estocades si peu que ce soit sévères.

Bref, tout se passe comme si les gredins, en brûlant certes de reprendre aux couillons les clés du pouvoir, évitaient cependant le risque de se voir arracher quelques masques derrière quoi les visages réels ne seraient pas beaux. Si bien que l'on vitupère, mais que les actes d'accusation restent évasifs. D'où un certain succès de Jean-Marie Le Pen, qui ne regarde pas, lui, à mettre les pieds dans le plat — manœuvre qu'un certain nombre de Français, si longtemps constipés, introvertis, bloqués, commencent à ce qu'il semble à considérer d'un œil tendre.

En tout cas il y avait de quoi peindre, à s'en tenir à ces deux catégories à la fois risibles et complices, constitutives de ce que j'appelle la race des Grands Guignols. Et mon dessein premier fut donc de me borner à eux, qui n'offraient qu'une trop large carrière à mon goût attristé du mépris et de l'imprécation.

Pour rehausser ma vindicte, il me sembla que le furieux éclat des dessins de Pinatel serait d'un excellent effet. Je lui proposai donc de renouer, et même d'affermir, une collaboration qui nous avait déjà conduits à ne pas être ridicules.

C'est alors que cet homme dans la tête de qui les idées foisonnent comme les abeilles dans une ruche, m'opposa qu'il serait meilleur de ne pas peindre que du noir et, pendant que nous y étions, de broser un peu le portrait également de nos amis : bref, et selon un calembour que Pinatel et moi ne revendiquons d'ailleurs point, d'opposer aux Grands Guignols les Grands Sympathiques.

Or, je dois le dire, les idées de Pinatel me paraissent toujours alléchantes et

opportunes, et je me suis plus d'une fois bien trouvé d'en tenir compte. Je changeai donc mon stylo d'épaule, et modifiai en conséquence cette sorte de représentation nationale — pour la tempérer d'admiration et d'amitié, en y faisant entrer des personnages de bonne vertu et de franc caractère.

Bien entendu, tout cela n'est ni exhaustif ni synoptique. Ce panorama est plein d'omissions — d'un côté comme de l'autre. Pour ce qui est de la grande famille des accapareurs — soient-ils sots ou malhonnêtes, s'il ne leur arrive d'être les deux — un recensement trop prolongé serait devenu lassant. Les échantillons « représentatifs » comme disent l'I.N.S.E.E. et la SOFRES me paraissent suffire à contenter le besoin que nous avons, tout en le déplorant, de rire furieux. Du reste, d'autres occasions seront là, je ne m'en assure que trop, et m'en désole d'ailleurs, d'épingler des scandales, et de qualifier selon leurs mérites gougnafiers d'excellence, et outrecuidants crétins.

Quant à ceux qui valent mieux, et souvent même valent bien, j'admets un certain arbitraire de mon choix, voire un certain hasard. Si la préférence m'avait guidé strictement, j'aurais bien dû faire figurer dans leurs rangs, par exemple, Tixier-Vignancour ou l'abbé de Nantes.

Je n'ai pas non plus dressé leur liste en fonction de ce qu'ils seraient plus aisés à peindre : Nantes et Tixier-Vignancour constitueraient justement des modèles commodes, parce qu'ils ont l'un et l'autre quelque chose d'extrême qui « s'attrape » mieux qu'un caractère plus en nuances. Finalement non — et ceci n'est nullement dérobaie —, je ne me sens pas très bien en mesure, non seulement d'expliquer, mais même de discerner, fût-ce pour mon personnel usage, de quelle façon j'ai choisi.

Prenons donc, si vous le voulez bien, le fait comme il se trouve, sans y chercher surtout malice. Et m'excuse Pinatel de lui avoir pratiquement imposé — cependant aurais-je sans doute cédé à ses objurgations s'il y en avait eu — un choix qui n'était pas obligé de correspondre aux tentations personnelles de son crayon, et à ses acrimonies.

Cela étant, qu'il soit bien clair, s'il vous plaît, que nous avons donc travaillé parallèlement — mais indépendamment — j'entends librement. A ce pot que voici, nous avons apporté chacun notre contribution autonome. Il peut au besoin en résulter que nous n'ayons pas de tel ou tel la même vision. D'autre part, prenant mon titre au pied de la lettre, ce qui était me donner en somme une preuve supplémentaire d'amitié, Pinatel a traité beaucoup de « nos » personnages selon l'esprit et la figuration, en effet, du cirque.

Alors que je ne me suis pas astreint à cette présentation, et que je suis, à bien des reprises retombé dans ma manie de zoologue, ou, comme aurait dit à peu près Stendhal, ma méthode Cuvier.

Mais c'est gloser suffisamment. Vous qui allez tourner ces pages après tout verrez bien, et en dernier ressort jugerez. Y a-t-il du Daumier dans l'air, et y a-t-il du Tacite, ce n'est assurément pas à nous qu'il pourrait appartenir de le prétendre.

Sans monter d'ailleurs si haut, puissions-nous avoir fait plaisir à nos lecteurs, agacé pour le moins, et plus s'il est possible, les Grands Guignols, et mis un peu de baume au cœur de nos amis qui en sont assez généralement sevrés.

Abbaye Saint-Michel
Saint-Michel-en-Brenne
juin 1984